Les *Octonaires sur la Vanité et Inconstance du Monde* d'Antoine de Chandieu et Etienne Delaune *(1580) :* un chef-d'œuvre méconnu de l'emblématique « réformée »

Pascal Joudrier

Nous nous proposons d'étudier de façon renouvelée, dans leurs contextes historique, poétique, iconographique et spirituel, les vingt *Emblèmes* gravés au burin par Etienne Delaune pour entrer en résonance profitable avec vingt des *Octonaires sur la Vanité et Inconstance du Monde* composés par Antoine de La Roche-Chandieu entre 1574 et 1580.

En 1996, est redécouverte en collection privée anglaise l'édition princeps de vingt *Octonaires* de Chandieu, en 1580 à Strasbourg, par Bernard Jobin[1] : le texte de vingt *Octonaires* classés alphabétiquement de A à V précède les vingt superbes gravures au burin d'Etienne Delaune « inventées » par son fils Jean, vignettes classées elles aussi alphabétiquement et correspondant étroitement au texte poétique. Cette édition est restée inconnue des bibliographes, les vingt estampes très réussies de Delaune ayant été commercialisées et collectionnées de façon indépendante du recueil, sans les huitains de Chandieu, ou au mieux avec un distique d'alexandrins imprimé ou manuscrit, collé ou copié sous l'image, et synthétisant l'*Octonaire*. Mais de fait, le recueil de 1580 est un authentique et rarissime recueil d'emblèmes[2] dont nous ne présenterons ci-après que huit, par nécessité.

Les acteurs calvinistes de l'édition de 1580

L'auteur des *Octonaires* est Antoine de la Roche Chandieu (1534-1591), dont Fr. Bonali-Fiquet a retracé la carrière de théologien, de pasteur et de poète[3]. Réfugié en Suisse après la Saint-Barthélemy, il ne rentre en France qu'en 1585, auprès d'Henri de Navarre. C'est donc dans son exil que Chandieu achève une production poétique commencée en France dès 1563 avec une riposte polémique aux accusations de Ronsard dans son *Discours sur les misères de ce temps*. La même année, lors de la première Guerre de religion, Chandieu publie à Lyon, éphémère capitale calviniste de la France, son *Histoire des persécutions et des martyrs de l'église de Paris depuis l'an 1557 jusques au temps du roi Charles neufvième*. En 1569, alors que commence la troisième Guerre, il publie son *Ode sur les misères des églises françaises.* Fin 1571, il écrit un *Cantique sur la misère de cette vie*, à l'occasion de la mort de sa fille.

C'est dans la continuité de ces travaux poétiques que Chandieu écrit entre 1573 et 1583 cinquante *Octonaires*. On ne saurait minorer l'influence dans cette œuvre de la profonde connaissance qu'avait Chandieu des textes bibliques et de la doctrine calviniste. Si la lecture des *Octonaires* paraît si simple, stylistiquement, sans images rares, sans pesanteur théologique,

[1] Mario Praz l'avait signalée dans ses *Studies in Seventeenth-Century Imagery*, 1964-1974, I, p. 314.
[2] Voir Florence Mauger, « Antoine de Chandieu et Etienne Delaune : un recueil d'emblèmes ? » in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 1996, t. LVII, n°3, p. 611-629. Le seul exemplaire connu, conservé dans une collection privée en Angleterre est incomplet, il lui manque les deux derniers *Octonaires* (marqués T et V).
[3] Antoine de Chandieu, *Octonaires sur la Vanité et Inconstance du Monde*, texte établi et annoté par Françoise Bonali-Fiquet, Droz, 1979.

avec même une tendance à l'abstraction, c'est que le pasteur s'adresse en prédicateur à ses coreligionnaires. Sous des images banales, à coup de sentences morales, la méditation retrouve comme naturellement des versets des *Psaumes* et des livres sapientiaux, *Proverbes,* ou *Qohélet*… Il paraît vraisemblable que Chandieu, laissant circuler ses *Octonaires* manuscrits, ne les signant pas même de son nom, n'a pas été informé du projet éditorial de Jobin en 1580, ni de celui du musicien Paschal de L'Estocart en 1581, quand bien même il en aurait sûrement approuvé le principe : ces textes poétiques, souvent descriptifs, semblent en effet appeler une illustration, comme le « corps » s'assemble à « l'âme » des images emblématiques, et ils se sont ajustés parfaitement à leur mise en musique, sous forme de vingt-six « madrigaux spirituels » qu'aimaient à chanter les protestants du XVIe siècle.

L'imprimeur des *Octonaires*, Bertrand Jobin, actif à Strasbourg entre 1570 et 1594, graveur de formation, était calviniste, éditeur de pamphlets et de cantiques de la Réforme, et bien au fait du genre emblématique. Profitant de la présence des Delaune à Strasbourg et de celle d'un bon manuscrit des *Octonaires* de Chandieu, il a sans doute eu l'initiative de cette édition d'un recueil d'*Emblèmes*.

Le dessinateur des vingt *Emblèmes* est probablement Jean Delaune, alors âgé de vingt ans. Le graveur des vingt cuivres est son père Etienne Delaune (1518-1583), artiste très réputé et d'une grande virtuosité, « à la croisée du maniérisme bellifontain et des petits maîtres allemands ». Entre 1578 et 1580, les suites d'estampes de Delaune semblent dues en partie ou en totalité à l'invention de son fils Jean (« *inventor* »), comme l'indiquent des dédicaces explicites qui lui sont adressées, Etienne Delaune affirmant à plusieurs reprises avoir gravé les dessins de son fils avec habileté et plaisir paternel (« *foeliciter sculpsit* »). Les deux Delaune étaient réfugiés à Strasbourg depuis 1573, pour fuir les persécutions, et ils allèrent aussi travailler à Augsbourg.

Ces vingt *Emblèmes* de 1580 constituent en tout état de cause le dernier chef-d'œuvre de Delaune, d'une virtuosité technique évidente, d'une composition savante, riche de références à l'iconographie et aux controverses doctrinales du XVIe siècle. Le réformé Delaune était évidemment en accord intellectuel et religieux avec les *Octonaires* du pasteur Chandieu, qu'il avait sans doute rencontré à Paris, et d'où tous deux avaient dû s'exiler.

Si l'on compare l'œuvre gravé de Delaune à celui de son coreligionnaire et ami, Pierre Woeiriot, on constate que Delaune n'a consacré que 17% de sa production à des sujets bibliques ou religieux, contre 80 % pour Woeiriot. Alors que Woeiriot a gravé sur cuivre avant 1567 les cent huitains des *Emblèmes, ou Devises chrestiennes* de Georgette de Montenay[4], Delaune, n'ayant à disposition que vingt-trois ou vingt-six *Octonaires* de Chandieu, en a sélectionné vingt.

Qu'est-ce qu'un Octonaire ? Qu'est-ce que le Monde ? Que sont sa Vanité et son Inconstance ?

Strophiquement, c'est un huitain, dont Chandieu se plaît à varier le mètre (de quatre à douze syllabes) et la disposition des rimes. Le choix du huitain fait certainement référence aux *Psaumes de David*, modèle obligé de la poésie calviniste. Le terme d'octonaire, connu dans l'exégèse biblique dès la fin du XVe siècle, provient en effet du *Psaume 119*, le plus long des *Psaumes*, dont les vingt-deux octonaires acrostiches sont classés suivant les vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque. L'octonaire est en outre connu des calvinistes du milieu du XVIe siècle

[4] Voir P. Joudrier, *Un Miroir calviniste : les Emblèmes ou Devises chrestiennes de Georgette de Montenay et Pierre Woeiriot*, Droz, 2019.

grâce à l'édition du *Psautier* de Genève en 1562, et aux vingt-deux sermons de Calvin sur les *Octonaires du Psaume 119*. Le pasteur Antoine de La Roche Chandieu, hébraïsant érudit, théologien de haut-vol, prédicateur à Paris et à Genève, a assurément conçu sa suite de huitains comme un moyen d'édifier les fidèles, comme un humble prolongement du *Psautier*, proposant une méditation sur des thèmes importants de la doctrine calviniste concernant les mœurs des fidèles ; leur mise en musique[5], comme celle des *Psaumes*, devait en favoriser la mémorisation et la diffusion.

Chandieu, dans ses huitains, et le « Philosophe », figure-relais de Chandieu gravée par Delaune dans treize des vingt *Emblèmes*, regardent lucidement les usages que font du Monde ceux qui y vivent désordonnément, sans mesure ni bride dans leurs plaisirs, sans contrôle d'eux-mêmes, et « oublieux de Dieu » : de fait, s'ils prenaient conscience, toujours déçus et courant à leur mort, qu'une vie meilleure est possible, qu'il est un plus profitable usage des biens terrestres et de la vie présente, ils renonceraient à leur ostentation, à leur intempérance, et à leur « meschante avidité de gloire ».

De tous les poètes anti-mondains de la seconde moitié du XVI^{e} siècle étudiés par M. Prélat[6], Chandieu est celui qui emploie le plus souvent le substantif « monde » en proportion de la longueur de son recueil. De même il fait plus que tous les autres rimer sémantiquement « monde // onde // immonde ».

Apparemment impersonnels et atemporels, les *Octonaires s'inscrivent* en fait dans l'Histoire d'une décennie cruelle, où, malgré tout, Chandieu veut garder l'Espérance : en opposant rigoureusement un Monde perverti par les convoitises et tentations, au même Monde investi par le « joug facile » des recommandations divines, il fait advenir le Règne de Dieu pour sa part, sans concessions aux lâchetés et aux habitus du temps, sans commodes arrangements de doctrine. Sans sermonner ses lecteurs, et au demeurant sans illusion sur la portée de sa « remonstrance » (le mondain ne s'arrête pas, et poursuit sa course folle, *Oct*. XLVII), Chandieu rappelle aux mondains comme aux fidèles l'urgence de « vivre content » (*Oct*.L), ce qui ne peut se faire qu'en entendant « la voix de Dieu » (*Oct*. XLIV) ou « la voix de la Vertu » (*Oct*. XLVII), afin de « mener le bon combat », quoi qu'il en paraisse au regard du Monde.

Les poètes protestants anti-mondains du XVIe siècle encouragent la pratique d'un ascétisme modéré, sans excès de contrôle et de discipline, un ascétisme maîtrisé par une tension éthique vigilante ; dans les *Octonaires*, interpellant âprement le mondain (« sais-tu ce que tu es ? » *Oct*. XLII), Chandieu sait qu'il s'adresse aux fidèles comme aux obstinés ambitieux, avaricieux et luxurieux : les libertins justifient leur vie de plaisirs en disant que puisque Dieu n'existe pas, tout est donc permis, tout n'étant en fait que « vanité et poursuite du vent ». A quoi bon se priver alors des « plaisirs » de la vie, même si on les sait creux, vulgaires et abrutissants ? A quoi bon mener une vie sans « réussite », sans multiples conquêtes amoureuses ou territoriales, sans accumulations de richesses et d'honneurs ? Le « mondain » se prive ainsi, en toute

[5] Pascal de L'Estocart propose vingt-six *Octonaires* de Chandieu dans son *Premier Livre* auxquels s'ajoutent en 1582, dans le *Second Livre,* des *Octonaires* de Du Chesne et de Goulart ; puis Claude Le Jeune, avant sa mort en 1606, publie la partition de vingt-neuf *Octonaires* de Chandieu.

[6] Voir la thèse de M. Prélat, *Présence de la poétique et du lexique des Regrets de Du Bellay dans la poésie anti-mondaine française (1560-1600),* 2022 (en ligne). Voir aussi A-M. Schmidt, *Etudes sur le XVIe siècle*, 1967 ; M. Jeanneret, *Poésie et tradition biblique au XVIe siècle*, 1969 ; J. Pineaux, *La poésie des protestants de langue française, du premier synode national jusqu'à la proclamation d'Edit de Nantes*, Klincksieck, 1971.

méconnaissance de cause et à son détriment, d'une vie bonne, qui lui est offerte en ce monde, et qui est, tout à la fois, déjà là et pas encore là, la vie « éternelle », devant Dieu :

Misérable est ta vie, et ta mort misérable.
Car ta vie te tue et te tiens attaché
Des liens de la mort, salaire du peché. (*Oct.* XIII)

Ne trouvant pas ou ne voyant pas le chemin qui mène à la Vérité en Christ, le « mondain » se laisse naturellement aller à une « nonchalance » (Chandieu reprend l'image du « sommeil », *Oct*. XV, « l'homme endormi au Monde »), et pire à un douloureux désespoir : *Oct*. XVII, « son désir (du mondain) est un feu qui court parmi ses os, / Le sechant, l'alterant, le privant de repos »), ou à un cynisme moral qui annihile toutes les valeurs : *Oct*. XLV, « le plaisir vicieux / Qui l'homme prend quand l'homme le veut prendre, / Trompant son âme et aveuglant ses yeux ».

Pour développer ses potentialités et rejeter les convoitises aliénantes, il faut au chrétien, outre une conversion personnelle, se discipliner sans complaisance ni excès : seule la constance permet d'intégrer la maîtrise de soi, et le bon usage des choses de ce monde. Sinon, comme l'écrit Chandieu, « la vie s'enfuit, / Sans laisser ne feuilles, ne fruict », *Oct*. X ; sans rien « qui retienne / Le flot tempestueux de la passion tienne », *Oct*. IV ; le mondain « songe qu'il est libre en sa captivité, / Il songe qu'il abonde en sa nécessité, / Et tousjours sa prison, tousjours sa faim demeure », *Oct*. XV ; « cerchant son repos au travail qui le mine, / Porte, apporte tousjours monceau dessus monceau, / En somme que fait-il ? Il bastit sa ruine », *Oct*. XL.

Se laisser dominer comme les mondains par le souci des choses (« jamais n'avoir et tousjours désirer », *Oct*. XXXV ; « entasser tousjours, / Plaisir dessus plaisir, richesse sur richesse, / Pour combler le souhait de ses plus vains discours », *Oct*. XL), c'est ne plus discerner la proximité de Dieu, ne pas se désencombrer de soi pour faire de la place à autrui, ne pas reconnaître Christ dans le visage qui en appelle à chacun, comme le montre l'*Emblème* V, en conclusion du recueil de Delaune.

Si on peut la taxer d'un pessimisme radical, puisque ce monde s'avère pour bien des hommes vain et transitoire, et que le péché s'obstine à combattre en chacun, la poésie anti-mondaine des calvinistes est en même temps un chant d'espérance et de reconnaissance : vivre au « monde », en s'étant éloigné de Dieu, c'est en fait mourir ; mais mourir au « monde », c'est vivre en Dieu, selon la foi, et par la Grâce seule.

Lignes de force des Emblèmes de 1580

L'emblème est compris comme un « *assemblage de figures et de paroles si estroitement liées ensemble, qu'estant considérées à part, elles ne se puissent expliquer l'une sans l'autre* », comme le définit Henri Estienne, dans son *Art de faire les devises*.

Dans l'emblème, l'image n'est pas une illustration du texte, mais un commentaire analogique du texte, fruit d'une appropriation personnelle, et d'une attention au langage symbolique. La lecture du recueil de 1580 permet de dégager un principe de composition : l'antithèse radicale entre le Monde et Dieu, entre la perdition et le Salut, entre l'instabilité et la fermeté, entre l'inconstance et la fidélité, entre la violence et la paix, entre l'ennui désespéré et la joie de croire, entre le temps cyclique et le *kairos* de l'Eternité, entre la pratique mondaine d'un christianisme affadi, ou pire fanatisé, et l'écoute exigeante de la Parole.

Ces antithèses sont déclinées à partir de deux groupes ternaires :

- les **Trois concupiscences**, *Ambition, Volupté et Avarice* d'une part (*Oct.* XVIII-XXIV, rajoutés au recueil après 1581, mais thématisant déjà les vingt *Emblèmes* illustrés en 1580)[7]. Certes ces « trois dames à qui on fait service » (*Oct*. XVIII) relèvent de lieux communs de la littérature morale et religieuse, mais, pour le pasteur Chandieu, elles synthétisent les sept péchés capitaux : à l'*Ambition*, se couplent la recherche des Honneurs (« tousjours en haut tendre / Et adjouster honneur dessus honneur » *Oct*. XX) et le désir de dominer ; à l'*Avarice*, les séductions de la beauté et le désir des richesses (« avoir et entasser tousjours / plaisir dessus plaisir, richesse sur richesse » *Oct*.XL) ; à la *Volupté*, la recherche effrénée du plaisir charnel (« la maladie qui fait languir l'insensé amoureux » *Oct* . XXIII), et les jouissances grossières (« le plaisir vicieux / Qui l'homme prend quand l'homme le veut prendre » *Oct*. XLV). Or tout cela est vain, « s'envole et fuit », et « passe soudain le plaisir decevant » (*Oct.* XIX)…

Dans sa *Méditation sur le Pseaume XXXII*[8], Chandieu, s'adressant directement au pécheur, écrit :

> « *Nostre naturel est si pervers que si on reprend en général l'ambition, ou l'avarice ou la volupté, chacun pensera en soi-mesme que cela ne lui attouche en rien ; mais c'est à toi, ambitieux, que je parle. C'est toi, avaricieux, toi voluptueux, que je repren, que j'admoneste, que j'adjourne devant le siege judicial de Dieu. Ne rejette point cela sur autruy, mais entre en toi-mesme, et fay une diligente recherche de ta vie pour t'y desplaire et t'acheminer à repentance* ».

- et les **Trois Vertus théologales** : *la Foi*, *Emblème* S ; *l'Espérance*, *Emblèmes* A et R ; et *la Charité*, *Emblème* V, qui seules garantissent « fermeté et sagesse » *Oct*. L, afin de ne pas « errer vagabond où le vent variable / De tes désirs t'emporte » *Oct*. XLII.

Nous proposons pour la première fois l'image et le huitain *l'un au-dessus de l'autre*, et les faisons suivre d'un commentaire explicatif, selon nos compétences de lecture. Les vingt estampes gravées se trouvent facilement sur des sites en ligne[9]. Leur format varie légèrement, entre 67 et 70 mm de hauteur, 95 mm et 98 de largeur, au trait carré.

Dans les huit *Octonaires* présentés, le lecteur verra aisément combien l'image emblématique, pour être comprise dans sa signification spirituelle (calviniste) assurément recherchée par Delaune, nécessite d'être confrontée au texte poétique de Chandieu, qui précède, informe et justifie l'image, avec des allers et retours, des analogies et des contextualisations éclairant alors tel détail énigmatique, telle figure, telle allusion, tel décor…

---

[7] Voir D. Di Mauro, « Les Octonaires d'Antoine de Chandieu et les « trois concupiscences », in *BHR*, 2006,n°3, p. 563-569.

[8] Citée par F. Bonali-Fiquet, « Engagement spirituel et procédés stylistiques dans les Octonaires », in *Amour sacré, amour mondain, poésie 1574-1620*, Cahier Saulnier, 1995, p. 31. On trouve déjà la dénonciation explicite des Trois concupiscences dans *l'Institution de la Religion chrestienne* de Calvin.

[9] Voir le site de la Galerie Sarah Sauvin, *Estampes anciennes et modernes*. Les vingt *Emblème*s sont également en ligne sur le site de la RMN. Il convient surtout de consulter le magnifique exemplaire numérisé de la Bibliothèque de l'INHA, libre d'accès et de droits : ce recueil d'estampes de Delaune, relié par Lortic, provient de la vente Foulc en 1914. Il contient entre autres les trente-six estampes de *l'Ancien Testament*, et, f. 37-56, les vingt *Octonaires* : en regard des *Octonaires* calligraphiés anciennement (avec des corrections) se trouvent les vingt estampes correspondantes de Delaune. Cet exemplaire est donc le seul à juxtaposer texte et image : ce n'est pas le modèle des éditions des *Emblèmes* d'Alciat ni de ses successeurs, mais cela permet de lire et de voir en même temps, face à face, à gauche le texte, à droite l'image.

Huit *Octonaires sur la Vanité et Inconstance du Monde*

Emblème B



L'eau va viste en s'écoulant,
Plus viste le trait volant,
Et plus viste encore passe
Le vent qui les nues chasse.
Mais de la joye mondaine
La course est si tressoudaine,
Qu'elle passe encor devant
L'eau, et le trait, et le vent.

La compréhension de ce second *Emblème* de Delaune nécessite la lecture de l'*Octonaire* XXV sans lequel nous ne prêterions guère attention aux éléments naturels (« eau et vent ») et au « trait » décoché : leur vitesse d'écoulement, de tir et de passage, soulignée en gradation croissante par l'anaphore « viste, plus viste, plus viste encor », sert de comparant à la course « tressoudaine » et plus rapide encore de la « joye mondaine ».

C'est sur le bord gauche de l'image, de bas en haut, que Delaune a figuré « réalistement » « l'eau qui coule », la flèche lancée vers le ciel par une chasseresse, et le vent soufflant impétueusement sur les nuages. Les trois-quarts restants de l'image sont occupés par la représentation spectaculaire de la *Grande Prostituée de Babylone*, assise sur la Bête à sept têtes et à dix cornes, se précipitant vers sa chute inévitable dans les flammes infernales où l'attend un démon.

Le motif apocalyptique de la *Grande Prostituée* est pour autant bien connu de l'iconographie biblique, et il a servi en contexte réformé et emblématique de motif polémique contre

l'institution de l'Eglise catholique et contre le magistère du Pape. Alciat y voyait dès 1534 la *Ficta Religio*, et Cranach, Duvet et Woeiriot lui mettent sur la tête la triple couronne pontificale. Delaune se contente d'une couronne identique à celles que ceignent les sept têtes des effrayants carnivores formant ce monstre hybride.

Le lecteur ressent la pression d'une urgence à changer de vie, d'ordre eschatologique : la « joie mondaine », une fois révélés son visage monstrueux et sa fin précipitée, est évidemment incompatible avec la joie du Seigneur dans laquelle entre le bon serviteur de la *Parabole des talents*. Ainsi, l'image de Delaune n'est pas à apprécier pour une originalité iconographique qu'elle n'a pas, mais pour sa vigueur emblématique à traduire finement l'*Octonaire* de Chandieu, dont la portée spirituelle se trouve de fait exemplifiée.

Cet *Emblème* B marque la transition entre la lutte radicale par l'image contre l'institution catholique en ses avatars exécrés (la Papauté), et un regard aussi polémique, mais de portée davantage morale. La *Grande Prostituée* est devenue la figure de la « Joie mondaine », dont chacun voit et doit comprendre les dangers.

Emblème C



Tu me seras tesmoin, ô inconstante France,
Qu'au monde n'y a rien qu'une vaine inconstance,
Car ta paix est ta guerre et ta guerre est ta paix,
Ton plaisir te desplaist et ton soulas t'ennuye.
Tu crois qu'en te tuant tu sauveras ta vie,
Flotant sur l'incertain de contraires effects.
Il n'y a chose en toy qui ferme se maintienne,
Et n'as rien de constant que l'inconstance tiene.

Le « Philosophe » debout à droite, de profil, fait des remontrances à l'allégorie de « l'inconstante France » des années 1570, à gauche ; celle-ci est en flagrant délit de contradictions que développe l'*Octonaire* XXVI à coups d'oxymores (« ta paix est ta guerre », « ton plaisir te desplait »).

Suivant le modèle iconographique du suicide de Lucrèce, la figure féminine emblématise en somme la Désespérance de la France, au point de vouloir se tuer en croyant ainsi sauver sa vie. Delaune suit exactement les indications de Chandieu : la malheureuse France est couronnée, prête à se percer le sein ; elle est debout sur le globe de Fortune, « flotant sur l'incertain de contraires effects ». Tout le fond de la composition, un port et un bourg fortifié dont la partie haute est en flammes, montre simultanément les ravages des Guerres et l'inefficacité des Traités de paix : au centre, les deux parties guerrières se rencontrent avec leurs étendards déployés, et se serrent la main.

Emblème D



Mondain, si tu le sais, dy-moy, quel est le monde ?
S'il est bon, pourquoy donc tant de mal y abonde ?
S'il est mauvais, pourquoy le vas-tu tant cerchant ?
S'il est doux, comment donc a-il tant d'amertume ?
S'il est amer, comment te va-il allechant ?
S'il est ami, pourquoy a-il ceste coutume
De tuer l'homme vain, sous ses pieds abatu ?
Et s'il est ennemi, pourquoi t'y fies-tu ?

Cet *Octonaire* XXVII en alexandrins se structure en six interrogations rhétoriques développant la question initiale adressée par le « Philosophe » au Mondain : « quel est le monde ? ». Chandieu bâtit sa démonstration implacable en trois couples de questions antithétiques,

opposant dans des systèmes hypothétiques le bon au mauvais, le doux à l'amer, l'ami à l'ennemi. Il s'agit plutôt d'oxymoriques impasses pour le Mondain accablé et bientôt « abatu » par ses propres contradictions et inconséquences.

À gauche de l'image, le « Philosophe », assis et encadré par les mêmes arbres qu'à l'image précédente, pointe énergiquement l'index gauche sur le Mondain richement revêtu, debout à droite. S'agit-il d'un duelliste, perçant de son épée et foulant du pied le corps de sa jeune victime, morte étendue à terre ? Plus qu'une dénonciation des effets du duel, qui n'aurait qu'une portée judiciaire et sociale, il semble plus convaincant de voir dans ce Mondain une figure métonymique du Monde, le mondain étant à la fois le meurtrier qui a « coutume de tuer l'homme vain », et en même temps la victime qui est tuée, pour s'être fiée au Monde.

Emblème F



Quand on arrestera la course coutumiere
Du grand Courrier des cieux qui porte la lumière,
Quand on arrestera l'an qui roule toujours
Sur un char attelé de mois, d'heures, de jours,
Quand on arrestera l'armee vagabonde
Qui va courant la nuict par le vuide des cieux,
Descochant contre nous les longs traicts de ses yeux,
Lors on arrestera l'inconstance du Monde.

L'*Octonaire* I de Chandieu, placé significativement en tête de l'édition de 1583, est précisément illustré par Delaune, qui inscrit dans un agréable paysage au bord d'un large fleuve la grandiose allégorie du Temps sous sa forme mythologique et antique : surgi de l'Orient, Apollon, « grand Courrier des cieux », tient de la main droite le flambeau du Jour, et de la gauche les rênes du véhément quadrige du Soleil. Cette aube au cours irrésistible pousse devant elle la lune et les

étoiles qui figurent en haut à gauche, tandis qu'en dessous la vie s'éveille au village, et qu'un chasseur tenant au poing son faucon y revient.

L'*Octonaire* prend une dimension poétique et cosmique assez exceptionnelle chez Chandieu, qui évoque ici mystérieusement, dans un « enchantement » comparable en positif à la *Mesnie Hellequin* des visions médiévales, « l'armée vagabonde [des étoiles] qui va courant la nuit par le vuide des cieux ».

La structure anaphorique du huitain d'alexandrins : « quand on arrestera x 3… lors on arrestera » souligne l'impossibilité totale (*adunaton*) pour le Mondain, et pour tout homme (« on » répété quatre fois), d'arrêter le mouvement cosmologique ni l'entropie de notre condition d'existant précaire en déréliction dans le monde : comme l'Univers poursuit calmement sa « course », comme l'an « roule toujours » et comme les étoiles se déplacent dans le ciel nocturne, constatations astronomiques que chacun voit chaque jour confirmées, de même le Monde est pour nous définitivement « inconstant », au sens moral, et « insubstantiel » au sens spirituel. « L'inconstance du Monde » prend donc une dimension universelle, au niveau macrocosmique comme au niveau anthropologique et existentiel.

Emblème H



Orfevre, taille-moy une boule bien ronde,
Creuse et pleine de vent, l'image de ce Monde ;
Et qu'une grand'beauté la vienne revestir,
Autant que ton burin peut tromper et mentir,
En y representant des fruicts de toute guise,
Et puis tout à l'entour escri ceste devise :
Ainsi roule tousjours ce Monde decevant
Qui n'a fruicts qu'en peinture et fondez sur le vent.

Cet *Emblème* H est exceptionnel à plus d'un titre dans le recueil de 1580 : il s'inspire de deux gravures que Delaune a gravées au burin quatre ans auparavant pour décrire avec réalisme son activité d'orfèvre à Augsbourg. Le « Philosophe » (= Chandieu), présent à l'entrée de l'atelier ouvert sur la cité (sur le monde), est donc potentiellement en présence de Delaune lui-même, orfèvre et graveur, présent avec son fils à Strasbourg en 1580 : alors que l'apprenti forge à la bigorne, le maître est en train d'achever de « tailler » de son « burin » la « boule bien ronde », « image de ce Monde ».

Si la « boule bien ronde » représentant le globe terrestre est une banale métaphore du Monde, elle est fort pertinente : comme la sphère de l'orfèvre est « creuse et pleine de vent », comme ses motifs figuratifs ne sont que ciselures et trompe-l'œil, de même le Monde (dans sa dimension anthropologique et morale) et ses plaisirs esthétiques ne peuvent être que « décevants ». Les « fruicts » (richesses accumulées, plaisirs des sens, beauté des palais et des jardins…) en sont « fondez sur le vent ».

Outre le clin d'œil que fait le graveur à sa formation d'orfèvre et à son activité de graveur, assisté de son fils Jean, l'*Octonaire* XXX critique clairement et de façon générale l'activité artistique comme « mensonge » et « tromperie », vers 4. Toute l'habileté technique de l'artiste ne lui permet que de « revestir » son œuvre d'une « grand'beauté » esthétique et plastique. « Représentant des fruicts de toute guise », cette *mimesis*, d'une indubitable fascination, n'est qu'une représentation illusoire, qui doit nous faire réfléchir et nous inspirer quelque défiance, sans aller pour autant jusqu'à condamner toute activité artistique, comme on en a accusé bien à tort le calvinisme.

L'image artistique ne peut cependant prétendre au mieux qu'à imiter et métaphoriser le réel : c'est pourquoi le « Philosophe » propose à l'orfèvre, pour donner un sens clair à son œuvre, de préciser la portée emblématique et méta-poétique de son travail : « tout à l'entour, escri ceste devise : Ainsi roule toujours ce Monde décevant ». Le « Philosophe » tend de sa main droite à l'orfèvre le programme iconographique (rédigé sur une sorte de phylactère), et l'on ne peut s'empêcher de voir ici réunis Chandieu et les Delaune dans l'atelier strasbourgeois. Par analogie, les douze autres occurrences du « Philosophe » dans le recueil en viennent à figurer avec vraisemblance le poète-prédicateur lui-même. L'image emblématique autorise cette mise en abîme méta-poétique, quand l'écrivain et l'artiste réfléchissent ainsi à la finalité de leur art, à la distanciation que permettent une image « moralisante » et un texte nourri de références conformes à l'esthétique réformée.

Emblème K

L'*Octonaire* XXXII de Chandieu semble proche de Du Bellay, dont les *Antiquités de Rome* ont rendu commun le topos mélancolique de la ruine des Empires et de la mort des civilisations, même les plus grandioses monumentalement. Tous les humanistes du XVIe siècle, de passage ou non à Rome, ont ressenti devant les vestiges antiques la même désolation attristée, et nombre d'entre eux ont souscrit à une poétique des ruines. Des recueils de gravures ont diffusé l'image des plus célèbres sites, statues et monuments, comme ceux de Marco Dente, de Lafréry (*Speculum Romanae Magnificentiae*), des lorrains Woeiriot et Béatrizet, par exemple.

Ainsi Delaune a-t-il choisi de juxtaposer, en un montage disparate, topographiquement impossible, quelques-unes des plus célèbres antiquités de Rome, métonymiques de la cité : la

Colonne Trajane, la statue du Fleuve Tibre, avec la Louve allaitant Romulus et Rémus, le groupe du Laocoon, une Cérès de marbre…



L'estranger estonné regarde, et se pourmeine
Par les antiquitez de la gloire Romaine :
Il void les arcs rompus et les marbres luisans
Mutilez, massacrés par la fureur des ans ;
Il void pendante en l'air une moussuë pierre
Qui arme ses costez des longs bras du lierre.
Et qui est-ce, dit-il, qui ici-bas se fonde,
Puis que le temps vainqueur triomphe de ce Monde ?

Chandieu et Delaune sont assurés que tous leurs lecteurs identifient aisément ces monuments insignes. Ainsi le lecteur de cet *Emblème* ressemble-t-il à « l'estranger estonné », qui « void », « void » encore, selon une promenade du regard que l'image elle-même nous propose de suivre, en compagnie des quatre touristes « antiquaires » représentés, et au terme du constat, il interroge rhétoriquement et conclut avec logique : « *qui est-ce qui ici-bas se fonde ?* », sous-entendu « bien à tort à l'évidence ». La réponse s'impose : c'est « le mondain », tout homme qui se plaît aux antiquités prestigieuses, regrette de ne pouvoir jamais égaler la grandeur passée, et ne cherche pas à « fonder » sa vie sur des valeurs moins creuses et plus durables que l'Ambition, la Volupté, l'accumulation de richesses, dont les ruines antiques exemplifient la vanité et l'érosion déplorable.

L'*Octonaire* ne décrit pas précisément ces statues, mais seulement « les arcs rompus, et les marbres luisans / Mutilez, massacrés par la fureur des ans » : on remarque l'accent visuel mis sur la « luisance », comme signe de précarité et de danger, et la force dramatique des deux

participes passés de trois syllabes, qui contraignent à reconnaître « la fureur des ans », sans compter, au long des siècles, les incendies, les pillages et le vandalisme…

Il ne faut jamais, « ici-bas », se « fonder » au monde : Christ (et non Pierre) est la seule fondation stable sur laquelle le sage bâtit sa maison et risque sa foi devant Dieu.

Emblème S



C'est folie et vanité
D'estre en ce Monde arresté.
Le plaisir de ceste vie
N'est qu'ennuy et fascherie.
O Dieu, seul sage et constant,
Fay-moy, pour vivre contant,
Recevoir de ta largesse
Ma fermeté et sagesse.

L'*Octonaire* L conclut le recueil de 1583 par une fervente prière personnelle de Chandieu, portant la voix de tous les fidèles.

L'image de Delaune met en scène le « Philosophe » considérant la « folie » de « s'arrêter au Monde », d'y chercher un « plaisir » qui se révèle « ennuy et fascherie ». A la gauche du sage une ville est entièrement en flammes : c'est le rappel des Guerres dites de religion, et de leurs calamités. Dans le vaste paysage d'une ville portuaire, avec pont et moulin à eau, le « Philosophe » assurément a remarqué le naufrage d'un bateau, où s'agitent les noyés. C'est un discret point d'entrée dans l'image. On se rappellera l'*Emblème* I, où un patineur tombait de même dans un trou de la glace…

Mais pour la seule fois dans le recueil, Delaune a gravé une aube illuminée mystiquement par le soleil qui pointe à l'horizon : cette donation de la lumière semble la réponse à la prière, « Fay-moy recevoir de ta largesse / Ma fermeté et sagesse », et les rayons du soleil font contraste avec les tourbillons de flammes de la partie gauche, dont se détourne le « Philosophe ».

Dieu est donc seul « constant », et c'est « vanité » que de s'arrêter au Monde, d'y vouloir « arrêter » ses plaisirs : le Monde n'est ni ferme ni constant ; les plaisirs qu'il offre sont vains et décevants. Il ne s'agit donc pas de rêver d'un « autre monde », d'un au-delà illusoirement consolateur, mais d'accepter ici et maintenant le pardon inconditionnel et le salut gratuit qui sont offerts. Dieu, de son initiative, par sa Grâce et dans son amour, peut seul « sauver » l'homme qui a pris conscience, anthropologiquement et existentiellement, de ses infirmités, de ses désirs insatisfaits, de ses plaisirs médiocres, de son impuissance radicale à être « content » en ce Monde. Bénéficiaire de la « fermeté et sagesse », de la Joie lucide que procurent la Foi, l'Espérance et la Charité, il devient possible au chrétien de vivre fraternellement dans ce monde, sans en être le jouet ni la pitoyable victime.

Emblème V



Au langage des cieux une fois j'entendi,
Qu'au sage le Monde est comme nuict à l'aurore,
Comme au soleil rosee et ombre en plein midi.
Car vertu qui son cœur allume, eschauffe, enflamme,
Est aurore, soleil et plain midi encore ;
L'ignorance est la nuict, les plaisirs sont rosée,
L'ombre, c'est vanité : qui suit tousjours nostre ame,
Jusqu'à ce que vertu l'ait du tout embrasée.

L'*Octonaire* XXXVI a été choisi par Jobin et Delaune pour conclure le recueil des vingt *Emblèmes*. Exceptionnellement, le « Philosophe » est debout droitement au centre de la gravure, face à nous, et on ne voit ni hautains personnages mondains (avaricieux, séducteurs et dominateurs), ni scène de violence (combats, villes en flammes), ni naufrages… Cependant, le « Philosophe » regarde par-dessus son épaule gauche une distribution de nourriture à quelques mendiants, et il semble dénoncer de la droite le banquet qui se tient devant un palais, où deux couples de mondains se font servir, à moins qu'il ne s'agisse d'autres pauvres invités au repas, sans qu'il y ait eu à les y forcer (« *compelle eos intrare*… »).

Cette composition semble donner l'exemple probant d'une mise en application de la Vertu de Charité : il n'est pas question ici, en mode réformé, d'œuvres par lesquelles « faire » son Salut, toucher une « récompense » dans un autre monde : les œuvres de miséricorde (entre autres « nourrir ceux qui ont faim ») résultent ici-bas du don gracieux du pardon et du salut ; elles en sont la conséquence concrète, un témoignage de reconnaissance. C'est ce que commente Chandieu dans ses *Méditations sur le Psalme XXXII*, 1583, p.66 :

> « *quand l'asseurance de la remission de nos pechés est comme plantée en nos cœurs, elle ne demeure pas oisive, mais s'avance de jour en jour, et fleurist, et fructifie en bonnes œuvres, et en tous les debvoirs de charité* ».

La ville devient le lieu même où mettre en pratique les leçons « sur la vanité et inconstance du Monde ». Loin de les accumuler, il convient de partager des richesses qui ne confèrent aucun mérite, et même sont aliénantes ; loin de se complaire au monde, en de vaines fêtes, en des plaisirs fallacieux, en une course à la toute-puissance, politique, économique ou symbolique, il convient avec dignité et responsabilité de faire fructifier les talents reçus, de lever les dettes qui accablent les plus pauvres, de faire cesser les guerres fratricides et de restaurer une paix juste et durable…

Ce dernier *Emblème* nous montre un « monde » ordonné, débarrassé des « mondains » et des guerriers : le « Philosophe » est au centre, fermement ancré sur la butte dominant la riche cité ; les miséreux y ont trouvé place, invités et nourris au banquet fraternel.

Conclusion

Au terme de notre parcours de quelques-uns des vingt *Emblèmes* d'Antoine de la Roche-Chandieu et d'Etienne Delaune, on conviendra que leur qualité poétique, leur justesse doctrinale, et leur réussite artistique en font un des plus remarquables recueils de l'emblématique réformée. Il tient une place notable, bien que largement méconnue même des spécialistes, dans les quinze années, entre 1567 et 1580, qui ont vu éditer les cent *Emblèmes, ou Devises chrestiennes*, de Georgette de Montenay et Pierre Woeiriot, et les quarante-quatre *Emblèmes* de Théodore de Bèze et Pierre Eskrich. L'heureuse rencontre, à Lyon, Strasbourg et Genève, entre les œuvres de trois poètes calvinistes, une jeune femme et deux pasteurs, et le talent de trois des meilleurs graveurs calvinistes (outre celui du musicien Paschal de L'Estocart pour les *Octonaires*) témoigne d'un moment particulièrement fécond pour l'art de la Réforme, malgré les misères des Guerres en cours.